

Troc de réfugiés à Kigali

Sous l'égide de l'ONU, quelque 400 Tutsis ont été évacués de la capitale vers une zone tenue par les rebelles du FPR, en échange de 150 Hutus.

Le Front patriotique rwandais (FPR) a affirmé hier avoir pris le contrôle de Gitarama, conquête majeure pour le mouvement rebelle qui tentait depuis plusieurs semaines de chasser le gouvernement intérimaire de cette ville considérée comme stratégique.

Kigali, envoyé spécial

Emmassés dans les cinq camions blancs de la Mission des Nations unies d'assistance au Rwanda (Minuar), ils attendent sans bouger le moment du départ. Ils viennent de répondre à l'appel de leur nom pour faire partie du convoi qui doit les emmener de l'église de la Sainte-Famille dans le quartier de Kigali contrôlé par les forces gouvernementales vers la zone conquise par les soldats du Front patriotique rwandais (FPR). Un par un, ils sont montés dans les camions, serrant contre eux les enfants apeurés. Quelques pleurs, mais surtout une inquiétude visible sur chaque visage. Sur le parvis de la Sainte-Famille, la foule se fait tout à coup pressante: quelques rares Tutsis qui devront attendre un hypothétique prochain convoi, et des dizaines de miliciens hutus, les «interhamwe», auteurs de la majorité des massacres de Tutsis et de Hutus modérés. Une tuerie qui aurait déjà fait, selon la Croix-Rouge internationale, près d'un demi-million de victimes.

En tenue de combat, un milicien, Kalachnikov à l'épaule, a chaussé des lunettes fumées et grossièrement ajusté une perruque pour camoufler son identité. Il dissimule mal son énerverment et toise une dernière fois d'un regard menaçant les 400 réfugiés tutsis qui vont lui échapper. Derrière lui, la dizaine d'extrémistes armés de machettes et de fusils ne semblent attendre qu'un signal. Les Casques bleus non plus ne sont pas rassurés. La radio des Mille Collines, l'ancienne station du parti MRND du président Habyarimana, a récemment promis une forte récompense à tout Hutu qui rapporterait un bras de Blanc.

Soudain, un des officiers de la Minuar lance l'ordre du départ sous le regard incrédule des réfugiés restés sur place. Deux voitures de la gendarmerie rwandaise se sont jointes au convoi. Les deux barrages dressés par les miliciens sur la route qui mène à la ligne de front sont franchis sans incident. Au carrefour Kimihurura, étrangement silencieux aujourd'hui en raison du cessez-le-feu que les deux parties se sont engagées à respecter pour la durée de l'évacuation, trois blindés de l'ONU ont pris position. Sur une des routes adjacentes, un second convoi attend, rempli de quelque 150 réfugiés hutus que les Casques bleus sont allés chercher à l'hôpital du Roi-Fayçal dans la zone tenue par le FPR.

Les réfugiés font l'objet d'un troc. Une opération de longue haleine, engagée il y a plus de dix jours par l'état-major des Nations unies à Kigali, date à laquelle les échanges de réfugiés ont été interrompus en raison d'une attaque impromptue du FPR sur le dernier convoi. Mais hier encore,

la libération des réfugiés a failli échouer. Les 150 Hutus qui ont trouvé un abri au stade Amahoro, dans la zone conquise par les rebelles, et qui étaient censés faire partie de l'échange, ont refusé au dernier moment d'embarquer dans les camions de l'ONU dès qu'ils ont su que les forces gouvernementales avaient l'intention de les envoyer à Runda, une localité située à une quinzaine de kilomètres au sud de Kigali, dans un territoire que la radio rwandaise a qualifié de future zone de combat. La sécurité, la nourriture et l'eau que leur a garanties l'ONU jusqu'à présent les a plus encore convaincus de rester.

Arrêtés au premier barrage du FPR, le convoi des Tutsis a changé de visage. Des camions surgissent les premiers sourires et aussi les premiers cris de joie. Le soldat rebelle vient reconnaître un membre de sa famille. L'accolade est de courte durée et le convoi repart en direction de Kabuga, à 15 km à l'est de Kigali, en territoire FPR. Sur la route, les réfugiés entonnent maintenant des chants et chaque patrouille du FPR rencontrée en chemin est acclamée. Arrivés au village, les réfugiés sont ovationnés par une foule compacte d'où fusent des cris et des youyous. Les étreintes et les embrassades succèdent aux tapes amicales. Certains retrouvent un frère perdu de vue depuis le début de la guerre, d'autres un voisin ou un camarade d'école.

Theogène, quant à lui, reste seul. Les six membres de sa famille ont été exécutés par les Interhamwe. «J'ai pu m'enfuir avec mon copain François mais au premier barrage, ils m'ont réclamé 20000 francs CFA (600F) pour nous laisser la vie sauve. Dès qu'ils ont eu l'argent, j'ai reçu un coup de machette sur la jambe pendant que les autres ont coupé la tête de mon ami. Après, je ne sais pourquoi, mais ils ont cru que j'étais mort et sont repartis.» Françoise, une jeune Tutsi de 29 ans qui travaillait comme gouvernante dans une famille

américaine de Kigali, est restée quant à elle cachée dans le plafond de la maison d'une jeune Hutu qui était son amie. «Elle m'a apporté à manger jusqu'au jour où elle a dit à un de ses amis gendarmes où je me trouvais. C'est lui qui m'a conduite à la Sainte-Famille.»

Albert Majoro, un ancien journaliste de Radio Rwanda, a franchi les barrages de la milice déguisé en gardien et en blaguant avec eux. Il est arrivé à l'église le 15 avril, le jour où les Interhamwe y ont fait irruption et «ont emmené avec eux 120 réfugiés pour les exterminer et quelques adolescentes pour les violer». Miguel Cardero a perdu toute sa famille le 7 avril, lorsque les miliciens ont forcé son père, sa mère et ses huit frères et sœurs à se coucher par terre sous la menace de leurs fusils. «Il y en a un qui m'a demandé d'aller lui chercher la radio et la télévision qui étaient dans le salon. Quand j'ai quitté la pièce, j'ai entendu derrière moi les détonations. Je me suis retourné et j'ai pu voir ma mère se relever et partir en courant. Peut-être elle a pu se sauver. Je ne sais pas combien de fois ils ont tiré sur mon père, mes frères et mes sœurs, mais j'ai vu leurs corps trembler sous l'impact des balles.» Lui a fui par la cour et a gagné ensuite l'orphelinat des pères blancs à la paroisse Saint-André. Vendredi soir, les miliciens sont venus et ont emmené 170 réfugiés qu'ils ont aussitôt exécutés.

Miguel a pu encore s'enfuir pour la Sainte-Famille et sait toute la chance qu'il a eue. «Même si je meurs maintenant, a-t-il simplement dit hier, je serais content.» Au milieu des réfugiés, un Casque bleu russe cache maladroitement son émotion derrière ses lunettes de soleil. «Au moins, aujourd'hui, on a fait quelque chose», lâche le soldat d'une voix tremblante. Il restait hier soir encore près de 5000 réfugiés à la Sainte-Famille et, de source humanitaire, ce chiffre serait en constante progression.

Alain FRILET

**Vignerons
depuis 3000 ans,
par plaisir
et on continue
d'apprendre.**

A.O.C. Côtes du Roussillon
& Côtes du Roussillon Villages

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. A CONSOMMER AVEC MODÉRATION

* EURO RESC PARTNER